y.

SUR LES RAPPORTS

DE

L'ÉTHIOPIE

AVEC

L'ÉGYPTE.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

SUR LES RAPPORTS

DE

L'ÉTHIOPIE AVEC L'ÉGYPTE ;

FRAGMENT LU PAR M. JOMARD, A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, DU 26 JUILLET 1822 (1).

DEPUIS que la partie inférieure du cours du Nil a été explorée si complètement, et aujourd'hui que, grâces aux découvertes des voyageurs français et de ceux qui leur ont succédé, l'Egypte est presque aussi bien connue que la plupart des contrées de l'Europe, on commence à tourner ses regards vers les hautes régions qu'arrose ce grand fleuve. Le public s'en occupe avec une curiosité croissante, et déjà les voyageurs se pressent, pour ainsi dire, les uns sur les autres, afin d'étendre le champ des découvertes sur des rives à jamais célèbres. La nation française n'est pas restée en arrière dans cette nouvelle investigation, qui offre d'autant plus d'intérêt que peut-être elle ouvrirait une voie

(1) Extrait des Recherches sur l'Empire de Méroé, lues à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 9 novembre 1821.

plus sûre et même plus directe pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et pour résoudre enfin le double problême de l'issue du Niger et des sources du Nil ; d'un autre côté, on peut, avec non moins de fondement, se flatter de découvrir sur cette route, des vestiges de la plus ancienne civilisation. Ce n'est, en effet, qu'en parcourant pied à pied les bords des fleuves et des rivières qui coulent au-delà du 18e degré de latitude, et autour du Méridien d'Alexandrie, qu'on pourra retrouver les villes et vérifier les traditions antiques, dont les historiens et les géographes grecs et latins nous ont transmis le souvenir confus ; mais, au point où nous sommes parvenus, il sera aisé d'étendre les connaissances beaucoup plus loin que ces auteurs, qui écrivaient d'après des relations incomplettes et qui n'avaient pas pour but de découvrir le berceau des sciences de l'Egypte.

Bien qu'il soit prouvé aujourd'hui que cette contrée a été long-tems le centre et le foyer d'une civilisation propre, où le culte, les mœurs et les arts étaient étroitement liés par des rapports essentiels, on n'est pas encore fixé sur l'origine première de ses institutions. Long-tems on a pensé que les sciences et la religion de l'Egypte étaient nées en Ethiopie, et il est vrai de dire que des autorités d'un grand poids semblent appuyer cette opinion. L'on trouvait naturel de faire descendre à-la-fois des montagnes supérieures, et la population, et ses arts, et son culte, et ses usages.

Depuis, cette idée a perdu un peu de son crédit ; on a reconnu que les institutions de l'Egypte étaient faites pour elle ; qu'elles étaient en harmonie avec son climat, si différent de celui de l'Ethiopie. On a apprécié aussi ce concours de témoignages, pour ainsi dire universel, au sujet des Egyptiens et de l'ancienneté de leur réunion en corps de nation. Il semble en effet qu'ils ne le cèdent sous ce rapport à aucun peuple connu ; du moins n'existe-t-il du contraire aucune preuve certaine. Cependant, la question d'antériorité serait restée long-tems insoluble, si des

voyageurs, déjà familiarisés avec les ouvrages de l'Egypte, marchant sur les traces des Poncet, des du Roule, des Bruce, des Browne, des Salt et des Burckhardt, n'avaient remonté le cours du Nil bien au-delà du point où s'est arrêté Norden, et dévoilé une multitude de monumens faits pour étonner, même celui qui connaît le mieux les merveilles de Thèbes. Ce n'est pas que ces découvertes suffisent pour fixer nos incertitudes; d'un côté, nous ne connaissons encore qu'une partie de ces monumens, et nous n'avons sur les autres que des aperçus; d'autre part, il faudra bien des études et des recherches locales pour discerner l'antériorité relative de tous ces édifices. Peu de voyageurs sont en état de se livrer à ce genre de travail qui demande un œil exercé, une instruction variée, un grand dévouement pour l'avancement des connaissances. Néanmoins, nous possédons déjà des données importantes qu'on ne pouvait guère se flatter d'obtenir, il y a à peine quatre ou cinq ans. Ainsi, sans prononcer encore dans la question qui s'agite, on peut préparer les élémens, comparer les autorités et les faits, rapprocher les relations modernes et les anciens témoignages, et il est permis d'espérer du moins qu'il en jaillira bientôt quelque lumière sur un sujet digne d'intéresser quiconque veut approfondir l'histoire de l'espèce humaine.

Quels rapports certains découvre-t-on entre l'Egypte et le pays supérieur? Ce point éclairci pourrait jeter un grand jour sur la question première, celle du berceau des arts. Nous avons deux moyens de l'aborder : les monumens et l'histoire, si on peut donner ce nom à des traditions un peu vagues, recueillies et peut-être dénaturées par les Grecs. A des récits qui ne supportent pas toujours l'épreuve de la critique, ne craignons pas de préférer le langage des monumens, bien que pour nous, il soit encore ou muet ou peu intelligible. L'écrivain célèbre qu'on a coutume d'appeler *le père de l'histoire*, n'a pas connu les annales de l'Ethiopie; cependant il nous a transmis

des faits précieux sur l'état de cet Empire ; tandis que des écrivains beaucoup plus récens y ont ajouté des traits de leur imagination, et ont, dans leurs écrits, mêlé confusément le vrai et le faux. D'autres auteurs, historiens et géographes, ont conservé aussi des faits importans qui n'ont rien de contraire à la vraisemblance, et que les découvertes récentes ont confirmés, plutôt qu'elles ne les ont démentis. Si l'on en croit Hérodote, l'armée égyptienne qui, sous le règne de Psammitichus, émigra en Ethiopie, civilisa cette vaste contrée, et les habitans adoptèrent les mœurs égyptiennes ; c'est-à-dire, que les arts de l'Egypte, perfectionnés par un long usage, remontèrent le cours du Nil ; toutefois on ne pourrait soutenir que les Ethiopiens ne possédaient pas, à une époque bien plus reculée, plusieurs élémens de civilisation ; des lois, des arts, un culte, une écriture, des formes de gouvernement. Le problême que présentent les mœurs éthiopiennes, dont les auteurs nous ont fait le tableau, n'est pas un des moins singuliers de l'histoire ancienne. A côté d'usages plus que simples, ou même grossiers et barbares, on trouve des idées saines sur la nature des choses, des principes de morale publique et privée, des notions sur le droit des gens. Quoi de plus noble et de plus sensé que la réponse des Macrobiens aux députés de Cambyse, qui voulait ranger l'Ethiopie sous sa domination ! ils dédaignent ses présens, et ajoutent : « Le » roi des Ethiopiens donne au roi des Perses ce con- » seil : quand les Perses pourront manier un arc de » cette taille, qu'il vienne contre nous avec toutes ses » troupes ; en attendant, qu'il rende grâces aux dieux » de ce que les Ethiopiens ne veulent pas posséder d'autre » pays que celui qui leur appartient. » Paroles hardies que la fortune se chargea de justifier ; avant d'être au quart du chemin, l'armée du grand roi avait péri au milieu des sables.

Méroé, peut-être sous un autre nom, était dès-lors la

métropole des Ethiopiens. Outre le dieu Pan, Bacchus et la déesse Isis, Hercule y avait des autels ; et Jupiter, un oracle révéré à l'égal de celui de Jupiter-Ammon, autrement, comme nous le savons aujourd'hui, du grand dieu des Thébéens, Osiris *Criocéphale* (1). Ils prenaient pour roi, celui d'entre leurs prêtres ou des premiers citoyens, qui se distinguait le plus par l'avantage de la force, du courage et de la beauté, ou bien le pasteur le plus vigilant. Le monarque ne pouvait régner, récompenser ou punir que selon les lois. Le vêtement des principaux était la dépouille du léopard ou celle du lion ; et celui des autres, la peau de la chèvre ou celle de la brebis ; beaucoup allaient demi-nus. Du palmier ils formaient un grand arc ; du roseau, un javelot ; ils portaient des masses ferrées, des piques et des boucliers ; les femmes étaient armées comme leurs maris. L'or abondait chez eux ; c'est pourquoi sans doute ils le dédaignaient au point d'en faire des colliers pour leurs captifs. Ainsi qu'en Egypte, le respect pour les morts ne se bornait pas aux regrets de la piété filiale ; on les embaumait, et ils étaient conservés au sein des familles dans des tombeaux de verre ou de terre cuite ; d'autres fois, par honneur encore, le Nil leur servait de sépulture : la foi jurée sur les morts était un serment inviolable.

Nous savons encore par les historiens qu'on distinguait en Ethiopie un Dieu immortel, principe de tout ce qui est, et un Dieu mortel qui n'avait point de nom ; mais en même tems plusieurs de ces peuples, qu'on regardait comme athées, accablés par l'ardeur intolérable du soleil, accueillaient son retour par des blasphêmes et des malédictions, et ils se plongeaient dans les marais pour échapper à ses feux dévorans. Cet usage mal compris peut-être, et qui a inspiré l'une des plus belles strophes de notre poésie lyrique, appartient à des peuples nomades et

(1) Le soleil dans la constellation du bélier.

sauvages, qui habitent plus au couchant, et chez qui la barbarie parait avoir toujours régné avant et depuis les tems historiques. Mais dans l'Ethiopie proprement dite, gouvernée par des souverains résidant à Méroé, les arts et l'agriculture avaient adouci les mœurs et pourvu aux besoins de la vie. Le pays entretenait des milliers d'artistes et d'ouvriers. L'histoire sur ce point est confirmée par les monumens qu'on a découverts l'autre année dans les ruines d'Assour et de Soba. La richesse et la variété des armes chez les Ethiopiens, prouvée par les mêmes monumens, s'expliquent sans peine par la multitude de bêtes féroces que recèlent encore des forêts impénétrables; elles confirment aussi les témoignages des historiens sur l'humeur belliqueuse de cette nation qui comptait deux cent mille guerriers.

Les rois bienfaiteurs du pays obtenaient les honneurs divins; mais quand un prince déplaisait aux prêtres, il recevait de la part des dieux l'ordre de mourir. Cet usage étrange ne cessa que dans les tems de Ptolémée Philadelphe. Le prince régnant y mit fin, en s'emparant du temple d'or, égorgeant tous les prêtres, et instituant un nouveau culte.

Un autre usage très-ancien, et non moins singulier, a continué encore trois siècles plus tard. Quand le prince avait perdu, par accident ou maladie, l'usage d'un œil ou de l'un de ses membres, ses familiers, pour lui donner une preuve d'attachement et de fidélité, se privaient volontairement de la même partie du corps; souvent même ils mouraient avec lui; aussi veillaient-ils avec grand soin à sa conservation (1).

Il n'était pas permis au prince de faire mourir un de ses

---

(1) Le trône fut souvent occupé par des femmes: on ignore tout-à-fait à quelle occasion et à quelle époque le système électif fut modifié.

sujets déclaré par jugement digne du dernier supplice ; le coupable devait lui-même, sur l'ordre du roi, mettre fin à ses jours, sous peine d'une ignominie qui rejaillissait sur sa famille.

Parmi les anciens qui nous ont transmis ces faits, on distingue Diodore de Sicile, qui avait consulté les ambassadeurs de l'Ethiopie ; son récit s'accorde avec tous les autres ; mais on est frappé de ne trouver nulle part une seule tradition sur la succession des rois. Dans l'Egypte, au contraire, les dynasties embarrassent par leur multiplicité, et elles appelleront long-tems encore le flambeau de la critique et les recherches les plus délicates de la chronologie. Ce serait toutefois une preuve en faveur de l'ancienneté du gouvernement établi à Thèbes et à Memphis.

Les ressemblances que l'on trouve entre les institutions des deux peuples ne prouvent nullement que l'Egypte ait emprunté celles-ci à l'Ethiopie. Il faut distinguer la marche de la population qui a peut-être descendu avec le fleuve, et celle des arts qui paraissent au contraire avoir remonté son cours. Quoi qu'il en soit, les conquêtes de Sésostris en Ethiopie et l'émigration des soldats de Psammitichus, attestées par tous les historiens, expliquent assez tous ces rapports, et nous verrons que les monumens à leur tour les confirment pleinement. L'écriture figurée était d'un usage général en Ethiopie, selon Diodore de Sicile ; elle couvre en effet les temples et les édifices du Mont-Barkal, de Nouri, d'Assour et de Soba, qu'un jeune voyageur français, plein de zèle pour l'avancement de la géographie (1), vient de découvrir jusqu'à plus de 400 lieues de la dernière cataracte du Nil. Ainsi que dans les temples de la Nubie ou de l'Ethiopie inférieure, on y voit partout les caractères sacrés de l'ancienne Egypte ; non pas comme de simples rudimens d'une écriture qui devait se perfec-

(1) M. Fréderic Cailliaud, de Nantes.

tionner à une époque postérieure ; mais avec le même style et le même fini que l'on trouve dans la Thébaïde ; peut-être même avec plus de perfection. Sésostris, dit l'histoire, était le seul roi égyptien qui eût régné seul sur l'Ethiopie ; ainsi, les beaux monumens qu'on y rencontre pourraient bien appartenir à son règne et à ceux qui l'ont suivi. C'est ce que paraissent prouver encore les tableaux recueillis par deux habiles artistes (1) qui, suivant les traces de l'expédition française, ont dessiné avec le même talent et avec une égale fidélité, les temples Nubiens et leurs sépultures. En examinant ces tableaux, et pour peu qu'on soit familiarisé avec les édifices de l'Egypte, on sera frappé de la ressemblance complette entre les uns et les autres. On reconnait le même ciseau, le même pinceau et jusqu'aux mêmes sujets. Disposition, ordonnance, tout est semblable. Ici c'est Jupiter-Ammon, adoré comme à Thèbes et Latopolis. Là, c'est un temple monolithe, séjour de l'oiseau sacré, comme à Philæ, ou bien les tableaux de l'initiation ; ailleurs, des courses de chars, des marches de prisonniers, des forts à créneaux, des hommages présentés au vainqueur, comme dans les palais de Thèbes ; plus loin des piliers carrés servant de colonnes comme à Eléphantine, et ornés des mêmes tableaux sans aucune différence ; ou bien ces grandes barques symboliques offertes en hommage à la Divinité ; enfin des groupes de statues, sculptées au fond des catacombes, comme dans toute l'Egypte. L'imitation est manifeste ; et l'on ne peut guère méconnaître la copie ou l'original quand on trouve en Nubie plus de recherche et de fini dans l'exécution. Si les plans offrent dans leur distribution une plus grande variété qu'en Egypte, si les formes de l'architecture y sont plus diversifiées, on y trouve cependant la succession des pylônes et des portiques, les allées de sphinx, les chapiteaux imités du lotus, les statues debout et assises avec la même pose, les fausses cariatides,

---

(1) MM. Huyot et Gau.

et jusqu'à des colonnes cannelées comme à *Speos Artemidos ;* ces héros représentés avec tant d'accessoires dans les monumens Nubiens sont bien aisés à reconnaître pour des rois d'Egypte, du tems où les arts étaient au plus haut point. Comment donc ces monumens seraient-ils antérieurs à la civilisation égyptienne ? et en même tems ils déposent du degré où étaient parvenus alors les Ethiopiens supérieurs, puisqu'on les voit apporter en offrande au conquérant, avec les produits de leur sol, des meubles élégans et les ouvrages d'une industrie avancée. Ne serait-ce pas là ces temples, ces colonnes que Sésostris, au rapport d'Hérodote, consacra en Ethiopie aux dieux d'Egypte ? Ainsi, après que ce prince, ou tout autre, eut triomphé en Ethiopie, on éleva des palais en Egypte en mémoire de ses conquêtes, et les mêmes tableaux vinrent couvrir ensuite les temples de la Nubie, dans une proportion moins colossale (1). Quant aux figures hiéroglyphiques, elles n'auraient pas atteint, dès l'origine de l'art, cette pureté, cette précision qu'on trouve dans les rochers sculptés d'Ebsamboul, et peut-être aussi les imperfections du dessin ne seraient pas précisément les mêmes, et au-dessus et au-dessous de Philæ. On ne peut guère douter aujourd'hui que les peuples vaincus représentés dans les sculptures égyptiennes, ne soient des Ethiopiens ; leur physionomie n'est pas moins reconnaissable dans les sculptures de la Nubie, au menton reculé, à la narine et aux lèvres épaisses. Auraient-ils eux-mêmes consacré la honte de leur défaite par des ouvrages aussi durables ? Ainsi est confirmé par les monumens le témoignage du prince des historiens (2).

---

(1) La manière dont l'image de la déesse sculptée sur le rocher d'Ebsamboul, tient la croix à anse attachée à sa poitrine, diffère de la pose qu'on observe constamment en Egypte ; elle semble aussi s'éloigner de la manière antique.

(2) Le bois a toujours manqué aux Egyptiens ; il abonde en Ethiopie. Sans doute, cette circonstance a poussé les

Nous devons au voyageur nantais qui explore en ce moment les régions voisines de l'équateur, vers le 30° degré de longitude orientale, non-seulement de connaître avec certitude la position de l'ancienne capitale des Ethiopiens, sur laquelle on n'avait que des idées vagues, mais de savoir par quels monumens elle était ornée; on peut même retrouver les limites de la presqu'île fameuse qu'entouraient l'Astapus, l'Astaboras et un troisième bras du Nil, et que les Grecs appelèrent *Isle de Méroë*; ses trois mille stades d'étendue se mesurent sur la carte, aujourd'hui perfectionnée par les nouvelles découvertes. Bien plus, la situation géographique de la métropole est exactement conforme aux mesures d'Hipparque et d'Eratosthène, et c'est une nouvelle preuve que les anciens astronomes ont observé les latitudes des lieux avec précision, afin d'en fixer la place sur le globe. Déjà un savant justement honoré avait montré l'excellence des observations des anciens sur tout l'ancien continent, depuis l'embouchure du Gange jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il restera à décider si l'Egypte ne serait pas l'une des sources où puisa l'école d'Alexandrie.

Assour, nom actuel du lieu qu'occupa Méroé, présente des vestiges comparables à ceux de Thèbes; un vaste temple, des avenues de sphinx, de lions et de béliers. On y voit avec surprise, à deux lieues du Nil comme à

---

premiers à porter la guerre dans le sud. Cette conjecture est changée en certitude par une sculpture que j'ai dessinée à Thèbes. Les guerres ont été fréquentes entre les deux peuples; le sort des armes n'a pas toujours été favorable à l'Egypte; des rois éthiopiens sont venus s'asseoir sur le trône des Pharaons, et Abydus fut fondé par les premiers pour rivaliser avec l'antique cité de Thèbes. Ces faits sont peu favorables à ceux qui font descendre les lumières de l'Ethiopie.

Memphis, plus de quatre-vingts pyramides, exactement tournées vers le nord, et *non toutes achevées;* on y remarque surtout des temples couverts par des voûtes, ce qui n'existe point en Egypte, et ces voûtes sont ornées de l'écriture hiéroglyphique. Des voûtes et des pyramides se voient encore dans les grandes ruines du Mont-Barkal sur le Nil, fort loin au-dessous du confluent de l'Astaboras. C'est en rapprochant des faits aussi curieux, qu'on pourra découvrir de quel côté est l'antériorité, et dire s'il faut descendre le Nil pour trouver l'origine de l'art égyptien, ou bien s'élever vers sa source.

Mais qui peut encore affirmer où ce grand fleuve prend naissance? Des récits et des hypothèses contraires tiennent l'esprit en suspens. Tandis que le rapport des naturels, bien ou mal compris, le fait venir des montagnes voisines de l'Océan, les modernes le font sortir des rives de la mer orientale: entre ces deux suppositions, il n'y a pas moins qu'un continent tout entier. La première est repoussée par la géographie physique; la seconde, par la géographie moderne. Il est certain, dit Hérodote, que le Nil vient de l'ouest. Mais faut-il se porter jusqu'aux montagnes de Kong, et tracer à travers toute l'Afrique un courant imaginaire, égal au tiers de la circonférence du Globe, comme si mille lieues de cours ne suffisaient pas à l'imagination la plus amie du merveilleux, et comme s'il fallait s'en rapporter de confiance à des relations incertaines, à des itinéraires suspects, ou bien à des cartes sans autorité, dont l'abondance stérile déguise mal les lacunes de la science! Cependant, félicitons-nous du hasard heureux qui vient de procurer à la géographie une donnée de plus sur la direction du Nil supérieur, jusqu'au 10e degré de latitude. A plus de cinq cents lieues de la dernière cataracte, là où le vice-roi d'Egypte vient de porter ses armes triomphantes, après avoir traversé mille dangers, des torrens, des montagnes et des bois presque impénétrables; le *Nil Blanc* ou le vrai Nil, ce grand fleuve

qui reçoit la *rivière Bleue* au-dessus de Méroé, s'écarte toujours à l'ouest; et il devient de plus en plus probable, comme l'avait conjecturé notre illustre d'Anville, que sa source est de ce côté (1). Ainsi, il était réservé à Mohammed-Aly, non-seulement de pousser la limite de ses conquêtes au-delà de celles des Perses, des Grecs et des Romains, et peut-être des Egyptiens eux-mêmes, mais de rappeler les beaux jours de l'Egypte mahométane, de protéger les sciences; enfin, de faire pour le progrès des nouvelles découvertes, ce que les califes avaient fait pour la gloire des lettres. C'est à son appui que notre estimable compatriote doit l'honneur d'avoir, le premier entre les Européens, marché sur les bords de la *rivière Blanche*, et observé le point de concours des deux grands bras du Nil.

Des idées spécieuses, fondées sur quelques passages des auteurs, et même sur la constitution apparente du sol dans une partie des régions voisines du tropique, ont fait présumer que les arts de l'Egypte avaient pu prendre naissance dans le sein même des rochers de l'Ethiopie. Mais ce système souffre de graves difficultés : est-ce dans l'étroite caverne du Troglodyte, inaccessible à la lumière du jour, que l'artiste égyptien a appris à disposer l'ordonnance de ses temples; à faire succéder les galeries, les portiques et les péristyles; à composer des avenues de statues colossales; à façonner en colonne élégante la tige du palmier; à élever dans les airs le majestueux obélisque? Les montagnes n'ont fourni aux monumens que des matériaux, mais non des modèles; ce sont les temples, au contraire, qui ont donné le type des plans des hypogées et des tom-

---

(1) Tout semble annoncer que le moment approche, où, mieux informés sur les vrais rapports du Nil et du Niger, nous verrons se lever un coin du voile qui couvre encore cette ancienne et imparfaite civilisation du centre de l'Afrique et les causes qui l'ont rendue stationnaire.

beaux souterrains. L'obscur Troglodyte, vivant sur les côtes de la mer, est demeuré ce qu'il était à l'origine de sa tribu ; les siècles futurs le retrouveront encore dans son repaire, livré à des soins grossiers, et tournant à peine les yeux vers le ciel (1); tandis que l'Egyptien, contemplateur assidu de la voûte céleste, habitant un climat plus tempéré, sensible aux charmes de la vie sociale réglée par l'agriculture, s'est élevé par degrés aux plus sublimes conceptions de l'esprit et de l'intelligence. De là sont nés ces mouumens de l'art allié à la science des astres, qui excitent aujourd'hui à un si haut degré la curiosité universelle, et dont Paris, grâce à la protection royale qui environne les lettres, possède un fragment précieux ; monumens qui, sans sortir des limites d'une chronologie raisonnable, donneront pourtant à l'histoire des époques nouvelles appuyées sur le fondement le plus sûr, les lois invariables du système du Monde.

Plus on poursuivra l'étude de ce peuple singulier, que vingt-quatre ans de découvertes successives ont enfin présenté à l'Europe savante sous son vrai jour, plus on appréciera tout ce qu'il a fait, dans sa persévérance infatigable, pour élever l'édifice des sciences. On reconnaîtra qu'avec les principes qui constituent toute sage police dans un Etat civilisé; avec des lois appropriées aux mœurs, aux conditions de climat ; avec des idées religieuses fondées en apparence sur un culte matériel, et en réalité sur l'existence d'un souverain être, cause première de tout ce qui est, moteur suprême de l'univers moral et physique,

---

(1) Une religion fondée sur le cours du soleil, n'est pas née chez un peuple qui voyait dans cet astre un ennemi acharné (Diodor. l. III, Strab. l. XVI) ; quoique ce fait regarde les riverains du Nil supérieur, il s'applique en partie à toute la région qui sépare l'équateur du tropique.

l'Egypte possédait encore à un haut degré la culture des arts industriels qui satisfont aux besoins de la vie, des beaux-arts qui en embellissent le cours, et des sciences positives qui servent à régler l'économie publique. Ainsi, la géométrie, la mécanique, la géographie du pays, ou le cadastre des terres, l'étude de la nature et de ses productions, celle des animaux et de leurs habitudes, l'astronomie pratique et usuelle, enfin l'esprit d'observation et de méthode, avaient fait chez ce peuple des progrès incontestables. Ils connaissaient avec précision la durée de l'année sidérale, celle de la révolution synodique de la lune, et celle de la période sothique. La semaine, qui est fondée sur les distances des planètes, est une invention de l'Egypte; ils avaient des idées justes sur le système cosmique; et il paraît qu'ils possédaient une mesure exacte du rayon de la Terre; vérités que les monumens étudiés avec tous les secours de la méthode et de nos sciences perfectionnées, dévoilent déjà aux esprits attentifs. Mais, c'est en étendant de plus en plus le champ de l'observation dans les pays supérieurs à l'Egypte, qu'on pourra se flatter de surprendre à l'histoire des sciences et à celle des temps, quelques-uns de ces secrets encore inaccessibles à la pénétration des modernes. Que nos vœux accompagnent donc au milieu des déserts de l'Ethiopie, ces voyageurs intrépides et zélés pour l'honneur de la nation française, qui affrontent chaque jour de nouveaux périls, pour ajouter au domaine des découvertes!

(*Extrait du* Moniteur *du* 18 *décembre* 1822.)

A Paris, de l'imprimerie de Mme veuve Agasse,
rue des Poitevins, n° 6.